

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 13

Artikel: Le feuilleton : le capitaine Renaud : [suite]
Autor: Roux, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220192>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mépris et la voiture s'ébranla, indifférente.

Quand M. Puche se sentit violemment bousculé. Un homme, jeune et élégant, l'avait repoussé pour sauter sur le marchepied du tramway. Il ferma son habit, dont un bouton pendait tristement et lança ce cri vengeur :

— Malotru !

M. Puche avait deux bonnes heures de retard quand il s'assit, à l'Hôtel-de-Ville, au banc des sténographes. Il était énervé et chacun sait si l'énervement est néfaste à l'art abrégatif. M. Puche s'embrouillait dans ses signes, comprenait « gâchis » pour « politique », et, ce qui est plus grave et l'atterra, se surprit à écrire : « La parole est à M. Parapluié ! »

Peu après midi, la séance fut levée. M. Puche devait compléter son travail. Il demanda des notes à ses confrères, sur le commencement des discussions. On lui en donna, mais incomplètes. D'autres n'avaient pas le temps ou l'envoyèrent se promener. Il sortit navré, puis colérique et, pour se venger de ce congrès, souhaita pour le lendemain, une guerre horrible, avec des gaz lacrymogènes, asphyxiants, une guerre de chimie et de microbes.

M. Puche arriva chez lui, trempé, car la pluie n'avait pas cessé. Machinalement, il porta la paume de sa main contre la poche intérieure de son habit et un vide l'effraya. Son portefeuille ! Il ne l'avait plus ! On le lui avait volé ! Et il revit confusément l'homme qui sautait sur le marchepied, en lui arrachant un bouton...

Alors, il trembla, quand il ouvrit la porte de son domicile. Qu'allait dire Madame Puche, si méthodique, si pointilleuse, en le voyant trempé, sans parapluie, sans portefeuille, un bouton de moins à son habit ?

Il ouvrit la porte de la cuisine. Madame Puche remuait de la viande dans un cassoton. La gorge serrée, il avoua la perte de son portefeuille. Mais il n'osa pas tout dire. Il prétendit que ce devait être à l'Hôtel-de-Ville...

— C'est du joli, s'exclama Madame Puche. Et ça prétend pacifier le monde !

M. Puche, voyant ses regards courroucés inspecter son habit, voulut prévenir un nouvel orage :

— J'ai encore perdu mon parapluie... on me l'a...

— Imbécile, interrompit son épouse.

Et, un pochon à la main, avec un grand geste, elle lui dit, dédaigneuse :

— Il est là, ton parapluie, dans le vestibule, accroché à une patère ! *Henri Chappaz.*

La Patrie Suisse. — Le numéro 847 (10 mars 1926) de la « Patrie Suisse », abondamment et superbement illustré, est aussi varié qu'intéressant : il nous apporte toute une série de beaux portraits, ceux de Guillaume Pictet, d'Ernest Rœthlisberger et de M. Ostertag, son successeur, de l'hôtelier Exhenry, du colonel G. Favre qui vient d'être placé à la tête de la 1^{re} division, et d'Ulrico Hoeppli, le grand éditeur milanais, un Thurgovien, qui vient d'entrer dans sa 80^e année. Ce sont ensuite toute une série d'actualités : le nouveau poste radiophonique de Lausanne, les transformations de la gare de Göschenen à la tête nord du tunnel du Gothard, le lancement et le baptême de l'« Helvétie », le nouveau bateau-salon du Léman, les champions suisses de ski au concours de Wengen, la journée de la cavalerie à Berthoud, la construction du palais des Expositions à Genève, le joyeux carnaval de Bâle, etc. Ce sont aussi de superbes vues alpêtres ou des paysages : les Mischabel, vallée de Göschenen, la Sprengibricke, Melide sur le lac de Lugano, etc., etc. *E. C.*

LE FEUILLETON



LE CAPITAINE RENAUD

— Dites à Monsieur le major que j'ai à lui parler en particulier et que je voudrais mettre, pendant ce temps, ceci en lieu sûr, dit-il, quand on vint ouvrir, en montrant sa carriole et son contenu.

Sa demande transmise fut agréée, car le major des-

cevait lui-même, après s'être convaincu par la fenêtre, de la tournure convenable de son visiteur. On ouvrit la porte d'une grande remise, moitié cellier, moitié pressoir, et on y fit entrer la carriole. Le capitaine, après s'être assuré qu'il n'existait pas d'ouverture praticable, ferma soigneusement la porte à double tour et remettant gravement la clef au major étonné :

— Gardez-la précieusement, vous avez un prisonnier d'importance. Au surplus, si vous voulez bien me mener dans un endroit où nous soyons seuls, je vous expliquerai tout cela.

Le major le conduisit chez lui, lui fit servir quelques rafraîchissements et aliments, que l'autre ne refusa pas, avouant même à son hôte qu'il en avait grand besoin.

— Monsieur, commença le capitaine Renaud, je suis l'homme qui, l'autre nuit, était avec Marc et qui me suis aidé à délivrer la Belle-Roche.

— Alors, permettez-moi de vous remercier, au nom du pays, du service que vous lui avez rendu. Je suppose donc que le prisonnier que vous m'amenez est le capitaine Renaud, chef de ces bandits, car vous vous êtes soustrait à notre reconnaissance pour poursuivre ce misérable.

— C'est en effet leur chef que j'ai pu capturer, non sans peine, je vous assure. Mais ce n'est pas celui que vous croyez. C'est moi qui suis le capitaine Renaud.

Et sur un haut-le-corps du major, il continua,

— Attendez que je vous aie tout dit.

Vous rappelez-vous d'Hilfikon ? Il y a dix ans de cela. C'était le prélude de Wilmergen et il s'agissait d'enlever une batterie qui décaimait vos troupes.

— Parfaitement, c'est là que nous primes deux canons, le St-Paul et le St-Philippe, et je dus m'élaner presque seul en avant pour m'en rendre maître.

— Navez-vous pas souvenir d'un cornet qui entraînait ses dragons à votre suite.

— En effet, et même le pauvre diable fut tué, si je ne me trompe.

— Point du tout : c'est lui qui vous parle. Son nom était alors Boequin-Renaud, de Nyon. Enveloppé, fait prisonnier, maltraité chez des paysans fanatiques, qui faisaient la guerre non pas pour leurs chefs, mais pour eux-mêmes, par opinion religieuse et gardaient leurs prisonniers dans leurs caves, sans les rendre, je ne pus m'échapper qu'après trois mois d'une captivité bien pénible. Je reparus au jour quand toutes les récompenses étaient données. N'ayant aucune preuve solide à fournir de ma captivité, ceux qui en étaient les auteurs ayant tout intérêt à la nier, je fus à peine écouté. Chacun ayant eu son lot, je vis que la plus complète indifférence accueillait mes réclamations. J'étais Vaudois, sans appui à Berne et l'on en vint jusqu'à douter que je n'eusse peut-être tout simplement fait faux-bond le jour de la bataille. Un officier bernois eut tout-à-fait l'air de me jeter ce propos par la figure pour se débarrasser de moi. C'en était trop, je le provoquai, je l'insultai tant qu'il fut forcé de se battre. Le duel lui fut fatal : c'était un patri-

ciens, je dus fuir au plus vite. Impossible de rester même au canton de Vaud ; je coupai mon nom en deux et passai à l'étranger. Au bout de quelques années, j'avais fait modeste fortune et il me prit le mal du pays. J'essayais d'y rentrer, mais Berne y régnait toujours en souveraine et je dus me contenter de m'établir en Savoie. Là, je vécus attendant le moment où la patte de l'Ours cesserait de peser sur ma patrie.

— Attendant... dit Davel. Pensez-vous donc que nous sommes en chemin de nous en débarrasser. Et, de plus, n'êtes-vous pas un peu hardi de venir me dire tout cela, à moi, représentant militaire de Berne pour ce district. Après pareille confiance, mon devoir est de vous faire arrêter, sauf à demander pour vous indulgence, en faveur du service que vous venez de rendre.

— Je sais cela, Monsieur le major, mais je sais aussi que vous êtes un honnête homme et un bon Vaudois. Vous devez défendre les intérêts de Berne, c'est évident, puisque vous en avez charge ; mais au moins on sait que vous n'êtes pas de ces oiseaux de proie, qui n'ont que bec et ongles pour le pays. D'ailleurs, j'en ai assez de cette vie lointaine et solitaire et je risque tout, sur la foi de votre bienveillance. Depuis quelque temps j'ai rêvé de vie tranquille et je profite de l'occasion présente pour tâcher d'y rentrer. A vous de juger ce que vous voulez faire de moi.

— Mais, malheureux, en supposant, ce qui est possible, que je me charge de faire oublier le passé. Que ferons-nous du présent ? Le cornet Boequin-Renaud a eu un duel malheureux ; le capitaine Renaud a commis des crimes abominables !

— A cela, j'ai un témoin qui vous répondra pour moi. Il est dans votre cellier, et nous allons tout à l'heure l'interroger. J'espère que, dans l'espoir de grâce, il vous éclairera à mon sujet. C'est pour cela que je tenais tant à le tenir et à le tenir vivant. L'autre soir, à la Belle-Roche, j'aurais pu dix fois lui trouver la poitrine.

— Allons donc à cette source de vérité, fit le major Davel, en se levant.

— Un instant encore, dit l'autre, en le retenant, que je vous donne avant les explications nécessaires. Mais, au fait, non, vous les entendrez tout aussi bien en sa présence ; ce sera même mieux comme cela.

Les deux hommes redescendirent et furent bientôt près de la carriole emprisonnée avec son contenu.

Renaud, nous continuerons à l'appeler ainsi, enleva la toile qui la couvrait, et le major Davel put apercevoir, couché sur de la paille, un homme littéralement ficelé comme un saucisson. Tout mouvement lui était impossible, et ses yeux seuls, inquiets et brillants dans l'ombre, témoignaient qu'il était vivant.

— Voici un coquin, Monsieur le major, que je vous ai amené pour le faire pendre ou rouer selon que vous en déciderez, après toutefois lui avoir fait avouer ses crimes par les moyens que vous jugerez bons. Le pays m'a quelque obligation de l'avoir débarrassé de ce drôle et de sa bande ; je suis disposé à employer en sa faveur le crédit que cela peut me donner s'il consent à vous avouer maintenant la vérité sur mon compte et à la répéter devant des témoins que vous choisirez.

(A suivre.)

G. Roux.

Théâtre Lumen. — Cette semaine la direction du Théâtre Lumen présente en exclusivité pour Lausanne, la toute dernière création du célèbre enfant prodige Jackie Coogan dans « *Ma...a...archand d'habits!* » remarquable film dramatique et humoristique en 4 parties. Voici notre Benjamin du cinéma, le merveilleux Jackie Coogan revenu à ses habits primitifs, à ses couvre-chefs légendaires, à ses pantalons démesurés. Après avoir été l'héritier d'un trône, après avoir revêtu le manteau royal, nous retrouvons dans ce film le bien-aimé calamiteux à qui vont la sympathie et l'admiration du public. Au programme également **Frigo, joue au golf!** 20 minutes de fou-rire et un merveilleux documentaire **La Vallée de Munster.**

Royal Biograph. — A son programme de cette semaine le Royal Biograph a inscrit une œuvre tout à la fois formidable et grandiose tant par le sujet traité que par l'ambiance dans laquelle ce film a été tourné. Il s'agit de **Yolande ou Amour et Bravoure**, merveilleux film d'aventures de capes et d'épées, et d'amour en 7 parties, tourné avec le concours de la célèbre artiste et beauté américaine Marion Davies, dans le rôle principal. Ce film nous transporte au temps de Louis XI, et avec tant de réalité qu'on peut le considérer comme une magnifique illumination de la fameuse formule : « L'histoire est une résurrection ». Quel que soit le tableau auquel on s'arrête dans ce film, ce tableau excite l'admiration. Comme toujours les actualités mondiales et du pays, par le Ciné-Journal Suisse. Malgré l'importance du spectacle prix ordinaires des places. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 et dimanche 28 mars, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

CITROVIN AU LIEU DE VINAIGRE
RECOMMANDÉ PAR
M.M. LES MÉDECINS
L'EXQUISE MAYONNAISE
ET SAUCE DE SALADE
FABRIQUE DE CITROVIN ZOFINGUE
MATUSTA

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne